

Discours prononcé le 7 octobre 1928 au pèlerinage de Médan

**par Pierre Paraf
au nom des Amis de Zola**

Voici qu'à mon tour je gravis ces marches de pierre d'où tant de mes maîtres ont parlé et que, pour la première fois, je dois me détacher des rangs de ces pèlerins dont depuis vingt ans bientôt j'ai suivi le fervent cortège.

A cette minute où, répondant à l'invitation de mon grand ami Marcel Batilliat, je viens apporter à la gloire d'Emile Zola l'hommage de la Société des Amis du Maître et aussi celui de la jeunesse littéraire de France, de grands souvenirs s'éveillent en moi, leur voix résonne si profonde et mélancolique qu'elle m'inciterait à un respectueux silence et que l'honneur qui m'est échu me semble plus lourd et plus émouvant encore.

Parler dans cet harmonieux paysage d'automne, auprès de cette maison qu'habitèrent le travail et la gloire, où la bienfaisance et la grâce enfantine ont maintenant fixé leurs quartiers, parler devant ces maîtres illustres, dont le nom n'incarne pas seulement la célébrité, ce qui est bien, mais aussi l'indépendance, la générosité et la fidélité, ce qui est mieux encore, - oui, s'adresser à ces vétérans de ces grandes batailles du passé et à vous, mes jeunes camarades, les pionniers des routes de l'avenir, n'est-ce point une tâche dont on ait le droit de trembler un peu, - si fraternelle que soit l'atmosphère de cette demeure, et ne faut-il pas, pour m'enhardir, que des ombres chères surgissent et étendent sur moi leurs ailes.

*
* *

Des ombres. Et d'abord la plus grande de toutes. Celle à qui nous devons d'être ici, qui fut, pour ceux de ma génération encore tout enfant quand le Maître mourut, le prolongement et le rayonnement de son génie et de son âme : Mme Alexandrine Emile Zola

Permettez-moi de l'évoquer aux premiers mots de mon hommage, celle dont la bienveillante amitié savait abolir toutes les distances de l'âge et de la gloire !... Sur un fauteuil au premier rang de cet auditoire, avec sa couronne de cheveux blancs et cette grâce altière et robuste que confère la plus haute des aristocraties, l'aristocratie du peuple de France, comme il nous était doux de la voir discrètement régner sur une journée dont le meilleur était pour elle. – En ce pèlerinage d'octobre, elle vivait doublement en vérité. Son veuvage n'était point fait de quiétude mais de généreuses batailles. Toutes les fois que le nom glorieux était en cause, toutes les fois qu'une injustice se perpétrait, sa voix simple et franche et hardie s'élevait, et elle n'avait point besoin d'appel pour répondre « présent ».

Lorsque nous, - les fidèles du Maître – nous nous retrouvons autour de sa mémoire sous les arbres de ce jardin, nous ne manquons jamais, n'est-ce pas, d'évoquer respectueusement son admirable compagne et ne les séparons jamais de la piété de notre souvenir.

*
* *

Mesdames, messieurs, auprès de Mme Emile Zola, d'autres ombres se pressent, surgissent autour de moi comme autour d'Ulysse les pâles Cimmériens. De modestes petites ombres à jamais parties, qui déjà me vieillissent et me rejettent moi, le plus de trente ans, dans

la troupe des aînés : l'ombre de mon enfance et de mon adolescence et l'ombre de ma jeunesse. Et je vois tout d'abord une classe du lycée Condorcet où retentissent les derniers échos de l'Affaire Dreyfus. – La naissance d'une amitié avec Denise et Jacques Zola, mon condisciple, le nom de son père qui est le plus cher drapeau de mes douze ans, des culottes qui se déchirent en son honneur, des coups de poings, des coups de pied assez nombreux, quelquefois rendus, mais toujours pardonnés. Et puis l'atmosphère qui s'éclaircit, la Vérité en marche qui triomphe, les cendres du Maître au Panthéon, dans une apothéose, et la clarté des lampadaires du vieux temple qui nous illumine nous, les petits lycéens, comme une récompense et dont la lueur est aussi pour nos humbles batailles une sorte de consécration.

Notre adolescence approfondit les beautés de cette œuvre dont la simple révélation avait laissé notre enfance éblouie. Nous savons par cœur des pages de *Germinal* et de *Travail*. Nos évangiles littéraires, ce sont ses évangiles à lui. Une trinité glorieuse nous éclaire : Victor Hugo le père, source de toute noblesse et de toute poésie ; Anatole France, abeille qui distilla pour nous le miel de toutes les fleurs de Grèce ; Emile Zola. Tandis que d'autres vont vers l'enchantement de Barrès et s'exaltent de sentir s'éveiller à son contact leur nationalisme intégral, nous trouvons en ces trois maîtres toute la substance et toute la flamme nécessaire.

Nous sommes ivres de leur poésie et de leur pensée. Ce sont trois livres d'eux que nous emporterions dans une île déserte. Et lorsque la guerre éclate, ce sont trois livres d'eux que nous emportons dans notre cantine d'officier ou dans notre sac de soldat.

La guerre ! Et voici qu'une nouvelle ombre, ombre bleu horizon surgit pour moi de cette seule syllabe, l'ombre de ma jeunesse dont les vingt ans sonnèrent en même temps que sonnait le tambour de la mobilisation. L'ombre de notre jeunesse qui partit sans provocation, sans amertume, et quelquefois sans espoir, emportant avec elle l'image de la France généreuse et humaine, de la France de Victor Hugo et d'Anatole France et d'Emile Zola ; notre jeunesse qui dut peut-être à ces trois maîtres de se battre, comme disait Romain Rolland, les mains pures et le cœur innocent et de rapporter de cette guerre, dont tant de mauvais marchands espéraient faire une entreprise de haine, une grande leçon d'amour.

*
* *

Mais c'est assez évoquer ces petites ombres qui nous transportent dans un passé déjà lointain. De la jeunesse littéraire, Emile Zola eût exigé des paroles moins mélancoliques et plus viriles. Il eût exigé de nous un hommage plus direct, un hommage professionnel d'apprenti à maître et aussi un témoignage d'homme à homme.

Soyons sincères envers celui qui n'accepta pas de mensonge. Avouons que les batailles du naturalisme, si hardies et fécondes qu'elles aient été, ne sont plus pour nous qu'un brillant chapitre de l'histoire littéraire. Aux théories dont Emile Zola se fit le noble champion, beaucoup d'entre nous ne doivent guère. Nous ne croyons plus que de la reproduction minutieuse et stricte du détail jaillisse toute la lumière. Nous savons que l'art comporte la dilection, qu'il veut que la vie soit à la fois filtrée et captée jusqu'en ses sources, que l'apparence extérieure et photographique des choses ne correspondît jamais à la vérité intégrale. Au naturalisme nous ne devons guère, mais à celui dont le génie dépasse le naturalisme après l'avoir magnifiquement incarné, à celui qui fut avec Victor Hugo le plus grand de nos prosateurs romantiques, et qui écrivit des romans comme l'antique Hellade écrivait des épopées, nous devons les plus chers enthousiasmes et le meilleur de notre pensée. C'est par Emile Zola que les manifestations hallucinantes de la vie moderne, le grand magasin, la Bourse, le rail, la mine, ont pris corps à nos yeux. C'est dans son œuvre que le mouvement social et syndical de la fin du XIX^e siècle, qui devait si magnifiquement grandir depuis, nous est apparu. Doué d'une splendide faculté d'anticipation, il a eu l'intuition de tous

les drames qu'il devait nous être donné de vivre : la guerre, la révolution russe, et peut-être l'épilogue dont nous n'osons encore que timidement nous réjouir, la réconciliation des peuples. Bien plus que Balzac et que Flaubert, Zola rêvait être pour nous le guide, l'inspirateur, le confident, le consolateur. Dans tous les domaines de notre activité, son exemple nous domine. Le mot de « fécondité » qui servit de titre à l'un de ses romans, c'est bien le symbole de son œuvre, de son génie. Par lui, des milliers de personnages prirent naissance et se fixèrent dans les âmes de millions de lecteurs, plus vivants que s'ils avaient réellement existé. Son cerveau robuste sut donner aux résultats de son observation et aux rêves de son imagination une armure solide qui leur assuraient l'immortalité. En notre époque où, sauf de rares exceptions, les qualités purement créatrices sont peu communes chez les écrivains, où les vies romancées et les essais fleurissent plus facilement que les bons romans, nous sommes plus d'une fois écrasés et confondus par la faculté titanesque et surhumaine de cet homme et nous reportons un peu de l'admiration que nous lui devons à ceux de nos grands aînés qui le continuent, un Gaston Chérau, un Marcel Batilliat, un Victor Margueritte à la hardiesse généreuse, un Henri Barbusse, dont *Le Feu* fut le digne reflet de la plus grande des épopées.

*
* *

Mais si en Emile Zola nous admirons sans réserve le romancier, nous aimons aussi, nous aimons surtout le poète. Celui dont nous pouvons dire, comme les Parnassiens et les Symbolistes disent de Victor Hugo, qu'il nous a ouvert les « portes de l'aurore », - le poète qui sut faire ruisseler sa pensée au rythme d'or comme un « divin métal au moule harmonieux », - Zola poète latin, Zola méditerranéen, c'est sous cet aspect qu'il nous est peut-être le plus cher. L'enfant de Provence qui nous ouvre les portes du paradis dans la symphonie enivrante des couleurs et des parfums, - le poète, qui bien loin d'avoir jamais sombré dans ce sectarisme que lui prêtèrent à tort certains adversaires, sut tout comprendre, tout pardonner, tout aimer, aussi bien les extases du prêtre que les ardeurs de l'amant, les joies laborieuses de l'homme d'affaires à son bureau ou de l'ouvrier à son four, que l'apostolat du soldat et celui du militant.

Nous aimons en lui le poète, celui qui, suivant la belle définition de Victor Hugo, sut « dire dans le présent le mot de l'avenir », celui qui, après avoir si impitoyablement observé, rêva – et qui fut toujours animé du robuste optimisme des prophètes, dont un Jean Jaurès ne cessa d'être soutenu, - l'artisan de la Cité future qu'il dépend de nous de réaliser chaque jour un peu plus en toute indépendance, mais en cordiale fraternité avec nos frères manuels. Aussi bien Emile Zola ne nous a-t-il pas constamment rapproché d'eux, lui qui ne cessa de célébrer la noblesse et l'unité de toutes les formes du travail ?

*
* *

Miette et Silvère, Albine et Serge, Angélique et Félicien, Luc et Josine, inoubliables compagnons, vous qui rejoignîtes dans l'immortalité les amants de la légende, en ce pèlerinage d'automne vous serez nos messagers auprès de notre père glorieux. Et vous aussi, qui venez d'entrer dans l'existence, petits hôtes emmaillotés de la pouponnière, gracieux ambassadeurs de cet avenir auquel Emile Zola ne cessa de croire, vous qui, comme l'enfant de Clotilde du docteur Pascal, dressez vos petits bras ainsi qu'un drapeau d'appel à la vie, dites au Maître que nous essaierons de nous inspirer de ces grandes leçons, des leçons de travail de l'écrivain qui ne resta jamais un jour sans écrire une page et qui se proclamait avec orgueil

« ouvrier de lettres », des leçons de courage de celui qu'Anatole France appelait un « moment de la conscience humaine » et qui dut, au mépris de ses intérêts et de sa vie, abandonner la tour d'ivoire pour défendre un innocent.

Au nome de tous ceux dont je suis le très modeste interprète, qui ne m'ont certes donné nul mandat, mais dont l'âme fut traversée par les mêmes courants que la mienne, au nom de ces nombreux jeunes hommes de la génération brûlante qui mania la pioche et la grenade de soldat avant de reprendre le stylo de l'écrivain et qu'on nomma si justement la génération du feu, au nom de cette grande famille d'Israël à laquelle j'appartiens et à qui les mots de justice, de travail et de vérité furent depuis trente siècles familiers, voici l'humble fleur que je voulais ajouter à la couronne de gloire que depuis cinquante ans l'admiration des hommes a tressée pour Emile Zola.

*
* *

Vous souvenez-vous, mesdames et messieurs, de ce premier pèlerinage qui nous réunit au sortir de la guerre. Nous venions à peine de quitter l'uniforme ; l'âme encore vibrante et blessée nous avons parcouru ce parc automnal. Nous avons semé près de la statue de Zola d'invisibles lauriers, les lauriers d'une victoire assombrie, hélas ! de trop de deuils. Et il nous semblait que ces lauriers n'étaient pas encore une offrande suffisante, et avec celle qui n'est plus, nous avons souhaité de pouvoir apporter un jour les fleurs d'une paix définitive. A notre inoubliable ami, nous avons promis de cueillir d'autres lauriers sur une voie plus juste et plus fraternelle.

Mesdames, messieurs, devant la mémoire de Maître et devant celle de Mme Emile Zola, permettez-moi de formuler encore ce vœu et de renouveler ce serment.